

fume avec tant de succès ses vignes au moyen du jonc marin ?

N'est-ce pas en grande partie aussi par les sucs de potasse qu'ils leur restituent, que ces varechs, si abondants sur les côtes de l'Océan, répandus sur les champs du littoral, leur assurent une invariable fécondité ?

Pourquoi n'ajouterais-je pas que je voudrais qu'une expérience étendue vint constater si l'eau-mère des marais salans, si riche en sels à base de potasse, ne pourrait pas faire elle-même la base d'un engrais excellent ?

A quoi bon chercher maintenant comment le fer se concentre dans les feuilles des plantes, dans le sang des animaux ; comment le chlorure de calcium suit le sort du phosphate de chaux et s'as-

socie à lui dans l'émail de nos dents ; comment la cilice recherche les graminées et séjourne pure dans les animaux vivants ; comment, au contraire, elle prend la place de leurs tissus mous dans tant de fossiles ?

N'en ai-je pas dit assez pour vous prouver que, si aux yeux du chimiste abstrait les matières organiques pures ont seules de l'importance, pour nous qui cherchons à pénétrer le mécanisme et à préciser les lois de la vie, tout ce qui entre dans la substances des êtres organisés a droit à la même attention ?

DUMAS.

*Professeur de la Faculté de Médecine de Paris.*

## CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS.

### M. DE METTERNICH.

Occuper longtemps la première place, rester chef du cabinet sous des souverains successifs sans rien changer au système que l'on adopta de prime abord, se donner l'inviolabilité d'un roi au milieu de toutes les jalousies de cour, dénote une habileté qu'on ne saurait révoquer en doute ; l'autorité vient du génie du gouvernant ou de la médiocrité du gouverné, c'est ce qui demeurerait à démêler dans M. de Metternich.

CHATAUBRIAND. — *Congrès de Vérone*, tome 1, page 76.

Je ne voudrais pas trancher une question que M. de Chateaubriand s'est contenté de poser ; nul doute que chez nous, où la vie politique est si vive, si mesquinement tourmentée, si dévorante, où les réputations se font et se défont en vingt-quatre heures, une autorité souveraine persistante du genre de celle de M. de Metternich serait un magnifique effort de génie, un prodige ou mieux une impossibilité. En Allemagne, et surtout en Autriche, cette longévité politique se conçoit et s'explique. Là, point de journaux hostiles, point de tribune, point de partis, point de contrôle. Sous ce despotisme tempéré par les mœurs, qui ressemble, pour me servir d'une expression de M. de Pradt, à une épée dont la lame reste cachée dans le fourreau et ne laisse voir que la poignée, la vie publique est toujours à l'état de calme plat ; une administration invariable et active dirige et conduit toutes choses dans le silence et le mystère. En Autriche, dit M. Saint-Marc Girardin, " beaucoup de parties de l'homme sont satisfaites et tranquilles, les bras y ont du travail, l'estomac y est bien repu ; si ce n'était la tête qui est mal à l'aise quand elle s'avise de penser, tout serait à merveille." Pauvre pays ! s'écrie madame de Staël, où il n'y a que du bonheur ! Pour mon compte, j'avoue que le bonheur autrichien ne me suffirait pas ; je ne serais pourtant pas fâché de voir un peu de celui-là s'allier au nôtre.

Quoi qu'il en soit, envisagée uniquement sous ce petit point de vue, la position de M. de Metternich serait presque une sinécure, et la biographie n'aurait pas plus à s'occuper de lui que d'un pré-

fet-modèle de la Touraine ou de la Beauce ; mais veuillez bien sortir de Vienne, veuillez bien vous rappeler que jamais, depuis la séparation des deux couronnes de Charles-Quint, l'Autriche n'offrit un plus vaste amalgame d'États et de populations hétérogènes ; l'Autriche s'étend depuis les frontières de la Russie et de la Turquie jusqu'aux rivages de la Méditerranée ; elle a un pied en Pologne, elle tient la Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Croatie, l'Esclavonie, la Gallicie, la Lombardie, Venise, les deux Tyrols, en un mot toute la partie septentrionale de l'Italie. En même temps qu'elle s'efforce de conserver son influence au nord, l'Autriche pèse de tout son poids sur le midi de l'Europe ; or, ce grand empire, construit à la hâte et de main d'homme, dont les tronçons épars se remuent et s'agitent, qui l'a créé, qui l'a organisé tel qu'il existe aujourd'hui, qui le dirige, qui le maintient, qui le comprime, qui s'efforce de lui donner cette unité qui lui manque ? c'est M. de Metternich.

A une des époques les plus tristement glorieuses de notre histoire, dans la grande crise de 1813, au moment où nous luttons encore, où la victoire flottait indécise, qui a pris dans ses mains les cartes embrouillées de ce terrible jeu, qui a brusqué le dénouement du drame sanglant commencé à Moscou et fini à Waterloo ? c'est M. de Metternich. Quel homme enfin s'est imposé la rude tâche de barrer le passage à l'esprit humain et d'arrêter le torrent démocratique ? Quel est celui dont les yeux font incessamment la ronde sur le globe, pour voir s'il n'y aurait pas par-ci par-là quelque trône chancelant à étayer, quelque tribune à fermer, quelque germe de liberté à étouffer ? Qui a fomenté l'alliance des rois